

M. BAIN.—Dans ce cas, il vous faudrait doubler votre personnel pour un nombre restreint d'immigrants ?

M. LOWE.—Cela dépendrait des circonstances. En tous cas, je crois qu'à raison des facilités offertes, les immigrants qui se rendent au Nord-Ouest par le Pacifique débarqueront à l'avenir au quai Louise.

M. BAIN.—Si les agents sont une protection pour les étrangers qui viennent au pays, il ne serait pas sage de les diviser en deux groupes séparés par une longue distance.

M. LOWE.—S'il ne s'agissait que de décider entre deux points, le ministre de l'agriculture pourrait facilement déterminer en vertu du statut l'endroit où les immigrants doivent débarquer. Mais il y a ici la question de savoir si l'on peut forcer un passager anglais qui veut acheter un billet pour Québec, d'en prendre un pour Montréal ; et cette question n'est pas sans importance.

M. BAIN.—Naturellement le résultat est d'obliger le département à tenir un personnel à chaque endroit pour le même nombre total d'immigrants.

M. LOWE.—Peut-être qu'avec le temps on trouvera qu'il vaut mieux n'avoir qu'un seul port de débarquement. Je pense même que la chose se fera de la sorte, mais c'est une simple opinion que j'exprime.

Je désirerais maintenant démontrer, par des notes que j'ai recueillies, que le Nord-Ouest est favorable à la colonisation même dans les hautes latitudes. Le gouverneur Schultz a envoyé il y a quelques jours au département des échantillons de blé, d'orge et d'avoine cultivés par l'évêque Bompas à Fort Simpson, en 1889. Cet endroit est à 20 degrés de latitude au nord de la frontière américaine, et tout aussi rapproché de la mer glaciale que les rives du détroit d'Hudson ; il est situé sur la rivière McKenzie. Je ne saurais dire que le blé pousserait en abondance dans cette région, mais les échantillons du gouverneur Schultz sont toujours des témoins. Pour ma part, je suis convaincu que là où le blé, l'orge et l'avoine parviennent à mûrir, il y a place pour des colons, et qu'il en ira tôt ou tard.

M. BAIN.—Quand ces grains ont-ils mûri ?

M. LOWE.—On ne m'a pas donné d'information à ce sujet. Tout ce qu'on m'a dit c'est que ces échantillons provenaient des grains cultivés par l'évêque Bompas en 1889.

M. TROW.—On se fait trop d'illusion à ce sujet. Les officiers de la compagnie de la Baie d'Hudson réussissent à faire produire un quart d'arpent environ de terre qu'ils ont protégé par une haute palissade, mais le pays n'est pas apte à la culture du grain.

M. LOWE.—Non, je ne l'affirme pas non plus, mais il y a toujours le fait que le grain y a mûri. Je désire maintenant faire connaître au comité un petit manuel et une circulaire qui ont été récemment imprimés. Le peu d'argent mis à la disposition du ministre pour les impressions, n'a pas permis de faire autant que les années précédentes, mais nous avons ajouté à notre collection, 75,000 exemplaires de ce petit manuel, et 85,000 circulaires avec carte géographique. Voici un exemplaire de chacun. Le total des dépenses d'immigration pendant l'année de calendrier qui vient de finir, a été de \$126,000 pour toutes les branches de ce service. Ce chiffre comprend tout ce qui a été dépensé en Europe et ici et représente la proportion très minime de \$1.37 par tête.

Par M. Trow :

Q. Cela comprend les bureaux de Londres et de Liverpool ?—R. Oui.

Par M. McNeill :

Q. Y a-t-il quelque vérité dans les rumeurs qui ont cours au sujet d'une prétendue famine parmi les *crofters* du Nord-Ouest ?—R. Je ne le crois pas. Il peut se trouver quelques individus qui ont souffert de leur nouveau genre de vie, comme la chose arrive à toutes les classes d'immigrants, mais j'ai toute raison de croire qu'en général, les *crofters* réussissent très bien.

Par M. Watson :

Q. Vous êtes-vous informé en Angleterre ce qu'on en pense ?—R. Non, pas dernièrement ; mais l'été dernier, après que la colonie a été fondée, M. Colmer, du bureau